

L'école des femmes, un splendide effroi

À travers une représentation moderne, Stéphane Braunschweig nous plonge dans l'univers de Molière. Mêlant trouble et ridicule, comique et effroi, il remet au gout du jour ce chef d'œuvre tout en gardant la morale dénonciatrice de Molière.



Arnolphe, père adoptif d'Agnès, n'a qu'un souhait dans la vie : se marier à une femme qui lui sera éternellement fidèle. Pour cela, il mit Agnès au couvent toute son enfance afin qu'elle vive hors de la société dans l'espoir qu'elle lui soit entièrement dévouée. Cependant, on ne peut empêcher une jeune fille de s'émanciper. Et Arnolphe, malgré toute sa manipulation et sa volonté, ne pourra rien y changer.

Braunschweig casse les codes en créant une mise en scène très moderne. On peut tout d'abord le voir grâce aux nombreux moyens mis en place : la présence de grandes fenêtres sans tain, de grands rideaux rouges en velours, ou encore l'utilisation de la vidéo. Tous ces accessoires chargent l'espace scénique. En réalité, contrairement à ce que nous pourrions penser, ils n'obligent pas le spectateur à s'enfermer dans un monde créé de toute pièce mais plutôt à lire et interpréter tous les signes qu'il reçoit. Cette scénographie tend vers l'abstraction et n'est absolument pas réaliste. Comme exemple, la salle de sport. Il est très clair que la salle de sport n'est pas représentative de la pièce ni de son histoire. Si Braunschweig choisit de prendre une salle de sport comme premier espace scénique, c'est pour mettre en avant le ridicule de la relation souhaitée par Arnolphe avec Agnès.

Cependant, tous ces éléments ont chacun un but bien précis. Ils dénoncent tous quelque chose. Tout d'abord les baies vitrées : au-delà de leur aspect impressionnant, elles ne dégagent pas, comme nous pourrions le supposer, la

grandeur et la beauté mais l'enfermement. Nous pouvons d'ailleurs le voir en début de représentation ; Arnolphe est devant la baie vitrée en train « d'admirer » Agnès alors qu'elle est derrière et se croit seule. Elle est enfermée dans cette chambre et sa seule porte de sortie est son mariage avec Arnolphe, autre forme d'enfermement.

Les lieux rouges sont eux aussi un symbole du lien qui unit Arnolphe et Agnès. Ils symbolisent leur intimité. Toutefois, cette intimité est superficielle. Arnolphe cherche à transformer la relation paternaliste qu'il entretient avec Agnès en une relation de mari à femme. Mais, ces tentatives sont une succession d'échecs au fur à mesure de la progression de la pièce.

La vidéo est le symbole parfait de la modernité. Contrairement à Molière, Braunschweig montre ainsi l'envers du décor de façon plus subtile. On assiste au meurtre du chat d'Agnès grâce à la vidéo. Agnès tue son chat la nuit, loin des regards indiscrets ; cependant, Braunschweig veut nous faire assister à cette scène de façon implicite et nous montrer une personnalité plus complexe de cette jeune fille.

Cet espace scénique n'est pas juste la représentation d'une salle de sport, d'une chambre ou de tout autre lieu. Non, cette mise en scène est le reflet de ce que le metteur en scène dénonce dans sa pièce : la tragique histoire qui lie Arnolphe et Agnès.

Parlons un peu des personnages.

Arnolphe, l'homme de pouvoir aux nombreuses responsabilités, au cœur de pierre. Agnès, la sensible et jolie Agnès qui vit hors du temps. À travers leur caractère et leur sordide histoire d'amour, on y décèle tout d'abord le comique. Arnolphe ne vit que dans la crainte d'être trompé, se moquant des maris cocus. Il pense pouvoir manier Agnès telle une poupée de chiffons et la maintenir dans l'ignorance toute une vie. Mais il devra se résoudre à un constat d'échec. Plus nous avançons dans la pièce, plus il change de caractère : il devient nerveux, laisse place à la colère. En vérité, nous ne sommes pas face à un homme sûr de lui mais plutôt à un enfant qui s'est perverti. C'est là que le tragique entre en scène. À l'époque de Molière, il n'y avait rien de gênant à se marier avec une jeune fille de moitié son âge. Cependant, à travers le comportement d'Arnolphe, on décèle très bien la morale de Molière et par conséquent celle de Braunschweig. Arnolphe est mal assuré car il est face à une jeune femme encore pure qui ne ressent que de l'amour d'une fille pour son père, alors qu'Arnolphe la regarde avec désir et perversion.

Agnès dévoile deux faces. En premier lieu, son innocence totale et sa constante joie. Elle incarne l'insouciance car elle est constamment heureuse, a une confiance aveugle envers Arnolphe et découvre les joies de l'amour auprès d'Horace, un jeune homme crédule. Cette innocence est vue, elle aussi, comme comique au départ car c'est tellement présent que cela en devient ridicule. De manière générale,

l'innocence et l'insouciance sont deux traits de caractère qui n'ont pas leur place au sein de la société. Alors voir cette jeune femme s'éblouir devant tout et rien est perçu comme ridicule. Mais, avec Arnolphe, elle est tel un animal sans défense face à l'impitoyable lion. Néanmoins, sa deuxième facette entre en jeu. Nous voyons, grâce au meurtre de son chat, une femme intelligente qui observe et analyse tout ce qui l'entoure. Elle comprend très bien la nature humaine et joue avec. Ce trait de caractère n'est perçu que de façon très implicite et rarement. Alors tout au long de la pièce le spectateur se questionnera : est-elle réellement cette femme intelligente qui se cache derrière un masque d'enfant ? Ou bien est-ce juste le metteur en scène qui s'amuse avec notre analyse ?

On comprend donc la grande différence de jeu entre Agnès et Arnolphe. Agnès ne parle jamais. Elle est dans son monde et ne cherche pas à plaire ou à être comprise. Nous pourrions même dire qu'elle est à l'opposé de la nature humaine. Elle n'emploie ni le mensonge, ni la manipulation ou encore l'hypocrisie. Elle est elle-même, elle laisse le temps faire les choses et seul l'instant présent compte. Elle est comme un idéal humain de beauté. C'est d'ailleurs pour cela que confronté à Arnolphe, elle n'inspire que le trouble, la crainte, et surtout l'effroi auprès du spectateur. Tandis qu'Arnolphe prend le public pour son journal intime. Il est extraverti, dit tout ce qu'il pense que ce soit bon ou mauvais. Certains pourront le voir comme un enfant capricieux et hystérique. En réalité il dévoile un complexe d'infériorité. Il a peur mais il en colère, il déteste la société mais ne peut s'en passer. Comme le montre bien son jeu d'acteur, il est lui aussi sans défense, seul face à sa destinée.

Enfin, tout au long de la pièce nous assistons au jeu du chat et de la souris entre Agnès et Arnolphe jusqu'à ce que la vérité éclate. À la fin, Arnolphe perd son sang-froid et Agnès en est victime. Ce sont les cris, les larmes et l'affolement qui ressort. Arnolphe n'est plus lui-même. Il veut Agnès, même contre son gré. Il doit se fiancer avec elle et elle ne le trompera jamais. Agnès, est-elle aussi confrontée à son implacable destin. Elle sera victime du complexe d'infériorité d'Arnolphe. Il n'y a plus de comique, ni de rire gêné. C'est l'effroi et la souffrance qu'on voit. À la fin de la pièce, tout le monde repart chacun de son côté. En réalité, malgré tous leurs efforts à s'unir et à s'aimer, ils sont seuls. Beaucoup ressortiront de cette pièce en ayant de la pitié pour Agnès et de la haine pour Arnolphe, cet homme qui ose abuser de sa fille adoptive. Cependant, il n'est que le reflet de la nature humaine. C'est un personnage complexe qui emploie le bien et le mal. Il n'est ni mauvais, ni bien, il est seul et humain.

Camille PIq, Première L, Lycée Fenelon.

Un phénomène encore d'actualité ?



Photo de Simon Gosselin

Arnolphe rendant visite a Agnès dans la maison ou elle est retenue, reflet de la réalité ?

L'Ecole des Femmes, mise en scène par Stéphane Braunschweig, célèbre metteur en scène a été jouée le mardi 15 janvier 2019 à la salle Jean-Cocteau de Clermont-Ferrand.

Arnolphe (Claude Duparfait) un homme âgé d'une cinquantaine d'années a pris soin de faire élever la jeune Agnès dans un couvent afin qu'elle devienne l'épouse docile qu'il voudrait tant, mais le jeune Horace va faire basculer le destin des futurs époux.

La mise en scène contemporaine de Stéphane Braunschweig nous fait comprendre dès la première scène que cette adaptation dénonce un phénomène encore d'actualité. Les personnages sont vêtus à la mode d'aujourd'hui, en tenue de sport ils discutent à la salle comme deux amis le feraient de nos jours. La chambre d'Agnès, est située derrière des murs de verre qui pourraient représenter les murs de la liberté impossible à franchir pour la jeune femme vouée à épouser cet homme qu'elle n'aime pas. Ces barrières vont peu à peu disparaître au contact d'Horace joué par Glenn Marausse. Alors la question est : y'a t-il de l'amour dans cette pièce ? On peut penser au début qu'Arnolphe aime Agnès et qu'il a simplement peur que celle-ci aille voir ailleurs, mais plus la pièce se déroule plus on se rend compte qu'en réalité il s'agit d'un désir malsain visant à rabaisser la femme au statut d'objet. On pourrait supposer que la seule histoire d'amour dans cette pièce est celle qui unie Alain et Georgette.

Le metteur en scène chamboule avec brio le personnage d'Agnès, elle sait qu'Horace est un niais. Agnès veut sauver sa peau. Suzanne Aubert est une Agnès d'aujourd'hui : naïve quelque temps et rapidement consciente de ses droits à la liberté et à la disposition d'elle même, de quoi faire réfléchir de nombreuses personnes. Il est de même pour les autres personnages tels que l'ami Chrysalde (Assane Timbo) ou encore les valets Alain et Georgette (Anna Rodriguez) qui jouent leurs rôles de manière à ne pas être trop caricaturaux, chacun est excellent dans son rôle, on en oublie que la pièce est en vers, le discours devient familier et nous rappelle étrangement des paroles actuelles.

Ce qui est certain c'est que Stéphane Braunschweig a réussi à nous troubler en remettant cette pièce au goût de jour nous questionnant sur les pensées d'autrefois Ont-elles réellement changées ?

Avant de conclure, saluons toutes les personnes qui ont contribué à ce spectacle, en effet celui-ci n'aurait pas eu un tel impact sur le public sans l'aide et le professionnalisme dont ils ont fait preuve.

Maéva Decock

Une adaptation à la fois moderne et classique de l'École des femmes

Une mise en scène de Stéphane Braunschweig avec Suzanne Aubert dans le rôle d'Agnès, Claude Duparfait dans celui d'Arnolphe. Une adaptation d'une des plus célèbres pièces de Molière : L'École des femmes. Elle sera donnée sur la scène de la salle Jean-Cocteau à la comédie de Clermont-Ferrand tous les soirs du 15 au 19 janvier 2019. Cette comédie d'une heure et 50 minutes est idéale pour une sortie théâtre avec des adolescents en famille.

Agnès, une jeune fille naïve et soumise, est contrainte d'épouser Arnolphe, vieil homme riche qu'elle n'aime pas mais qui l'a élevée. Arnolphe a payé l'éducation d'Agnès la tenant dans l'ignorance de la vie et la soumission la plus complète à son tuteur. Elle est placée sous la surveillance de deux serviteurs stupides. Arnolphe redoute d'être un mari trompé. Agnès, moins naïve que le pense Arnolphe, aime Horace qu'elle fait entrer dans la maison et songe à fuir avec lui. Horace ignorant qu'Arnolphe est le tuteur d'Agnès lui raconte les ruses d'Agnès. Un *deus ex machina* permet l'union des deux amoureux.

Le metteur en scène a repris le texte, pari risqué pour une adaptation moderne puisque la première scène se déroule, de nos jours, dans une salle de sport. Pari réussi, la langue de Molière conserve son charme.

La mise en scène rend la pièce actuelle et plus réaliste, tous les décors ne le sont pas pour autant car les acteurs jouent sur différents plans séparés par des murs amovibles transparents. Ces murs évoquent l'enfermement de la jeune fille mais, grâce à la scénographie qui recourt à la vidéo, nous entrons dans la chambre, dans l'intimité d'Agnès. Le spectateur prend alors le parti d'Agnès, personnage particulièrement émouvant par sa fragilité, sa détermination et sa sincérité. Les acteurs ont bien rendu compte de la cruauté d'Arnolphe et du désespoir d'Agnès.

Parfois on ne peut s'empêcher de s'indigner devant certaines répliques - « la femme est le potage de l'homme » - qui interrogent les valeurs féministes défendues de nos jours. La pièce, bien que du XVIIe siècle, demeure d'actualité et suscite la réflexion du spectateur, vocation première du théâtre. Un chef d'œuvre et un classique à ne pas manquer.



Affiche du spectacle on peut voir Agnès et Arnolphe.
©comédie de Clermont-Ferrand

Bergheaud Justine, élève de 3e2 au collège Gordon Bennett de Rochefort-Montagne